

1

On m'appelait Touty.

Chez nous, au Sénégal, Touty, c'est « la petite ». C'est une appellation affectueuse et elle permettait en outre de me distinguer d'une autre Seny qui était ma demi-sœur. J'étais la plus jeune, la petite. Touty.

Si les souvenirs me reviennent en mémoire à foison, je dois dire que tout ça n'est pas très précis quant aux dates. Mais après tout, qu'importe : ce qui compte pour moi, c'est de raconter ce que j'ai vécu, pas de faire œuvre d'historienne !

Autant préciser d'entrée que le lecteur européen risque d'être quelque peu dérouté par les notions que nous avons, chez nous, des différentes définitions des membres de la famille. Cousins, oncles et tantes... tous ces mots n'ont pas toujours, tant s'en faut, un sens aussi précis qu'en France. Par exemple, ici en France, lorsque des enfants n'ont qu'un parent commun – père ou mère –, ce sont des demi-frères, ou demi-sœurs. Chez nous, on ne fait pas ce distinguo : on parle tout simplement de frères et de sœurs, sans chercher à en préciser la définition !

Cette histoire de Touty, j'ai d'abord pensé qu'on pourrait l'intituler *Touty, l'enfant battue*. Mais, finalement, autant raconter les choses en utilisant mon vrai prénom, Seny. Et, si j'ai été battue – pas qu'un peu : mon corps en porte les traces, à jamais –, ce n'est pas là toute mon histoire.

Seny

Je suis née à Saint-Louis, au Sénégal, le 10 avril 1967, dans la chambre de ma grand-mère maternelle. Je suis un bébé tout maigrichon avec des cheveux très fins hérités de cette mamy.

Ma mère est une femme très belle. Quand il m'arrive de penser à elle, je vois le visage de Grace Kelly.

Mon père s'appelle Guedal N'Dao. Il fait partie de la famille des Guelwâr. Son père, mon cher papy dont je parlerai longuement, est roi. Il habite au cœur du royaume de Saloum, à Kaolack.

Je n'ai jamais su pour quelle raison mon père, après avoir tardé à déclarer ma naissance, m'avait rajeuni de quatre ans, lorsqu'il s'en était préoccupé, en m'inscrivant à l'état civil de Kaolack avec pour date de naissance le 24 avril 1971.

Que j'aimerais pouvoir, d'un coup de baguette magique, rajeunir effectivement de plusieurs années ! J'aurais alors tant de moments de bonheur à vivre...

*

Mes premiers souvenirs... J'ai environ 4 ans. Nous sommes donc à Saint-Louis du Sénégal.

Un matin, très tôt, ma mère m'a réveillée, douchée, habillée et nous sommes parties avec ma petite valise à la gare routière. Nous avons pris un taxi-brousse dans lequel je me suis endormie.

Quelques heures plus tard, je me suis réveillée au cœur d'une grande maison. Nous sommes à Kaolack, à environ deux cents kilomètres de Saint-Louis, dans la région du Saloum.

Il y a beaucoup de monde dans cette grande maison : ce n'est pas comme chez maman !

Je dois me sentir un peu perdue parmi tous ces gens, car je me mets à pleurer dans les bras de ma maman. Aussitôt, voilà qu'intervient une femme. Elle m'arrache sans ménagement des bras de ma mère en me houspillant très sévèrement :

– Tais-toi, arrête de pleurer !

Je trouve cette femme bien méchante ! Elle me fait peur et, si je m'arrête effectivement de pleurer, je suis si secouée que je tremble de tous mes membres.

Jacques Villeret, mon bébé blanc

Le soir venu, on me couche dans une chambre occupée par une femme et une autre petite fille qui doit avoir 5 ans, une cousine, donc. Pour la première fois, me voilà séparée de ma mère. Je pleure, sans faire de bruit, en douceur, pour que la méchante dame ne m'entende pas.

Je me suis endormie, écrasée de fatigue. Le lendemain matin, j'ai entendu ma mère parler avec la méchante dame. J'avais envie de faire pipi, mais n'osais pas me lever. Et j'ai fait pipi au lit, moi à qui cela n'arrivait plus jamais.

A-t-elle deviné ? Toujours est-il qu'au réveil ma cousine me dit :

– Moi, je n'ai pas fait pipi dans ma culotte ! Et toi ?

Je ne réponds pas, car j'ai peur. Et voilà qu'elle vient tâter l'endroit que j'ai mouillé. Elle court aussitôt le dire à sa mère, celle qui sera désormais pour moi « la méchante ». Je dois dire qu'elle porte bien ce nom que je lui attribue en secret...

Ma mère est venue :

– Mon bébé, il fallait te lever pour aller faire pipi aux toilettes !

Et elle m'a emmenée me doucher.

Mais alors la méchante femme est entrée dans la douche. Elle m'a regardée avec des yeux effrayants et m'a dit :

– Si, une fois encore, tu fais pipi dans un de mes lits, je mettrai des piments dans ta nénette pourrie !

Ce n'était pas une menace en l'air : les piments dans la nénette, comme elle dit, j'y aurai droit.

Après la douche, ma maman a dit au revoir à tout le monde. À moi aussi. Et elle est repartie dans un taxi pour rentrer chez elle, à Saint-Louis.

C'était il y a bien longtemps de cela, mais je vois encore ce taxibrousse qui s'éloigne. Et je me revois, courant pour tenter de le rattraper. Et je pleure.

C'est donc ce jour-là que ma mère m'a donnée à mes grands-parents de Kaolack. Mais ce qui semble choquant, vu de France, aujourd'hui, ne l'est pas dans mon pays. Quand les circonstances de la vie l'exigent, de telles séparations sont normales. Ma mère ne pouvait pas subvenir correctement à mes besoins, mon père l'ayant déjà quittée. C'est donc tout naturellement qu'elle me confiait à la

Seny

famille qui pouvait se charger de moi, en l'occurrence celle de mon grand-père paternel, mon cher papy, roi de Saloum mais surtout, indubitablement et à jamais, papy adoré.

Mais, au moment de cette séparation, je n'avais que 4 ans... Je ne comprenais rien. J'étais à côté de la méchante dame et de sa petite fille, et mon cœur a comme explosé dans ma poitrine. À partir de cet instant, j'ai compris que j'allais vivre pour de bon dans cette grande maison. Je devais être sage, gentille et obéissante. Depuis lors, je n'ai fait qu'observer tous ces gens autour de moi et les écouter.

Je n'ai rien oublié de mon enfance.

*

Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai fait la connaissance de mon grand-père, immense personnage dans tous les sens du terme. Grand par sa taille, grand par son cœur, son humanité.

La vaste maison de Kaolack abrite sa grande famille. Nous sommes musulmans et la polygamie est courante. Je suis donc entourée de trois mamies, de tantes, de nombreux cousins et cousines, etc.

Je revois la maison d'autant plus facilement que j'y ai longtemps vécu. C'est, dans la zone résidentielle de Kaolack, une grande bâtisse, de plain-pied, comportant cinq appartements. Chacune des femmes de papy dispose du sien. La cour a un sol recouvert de sable de couleur ocre. Les trois grands acacias qui s'y trouvent nous procurent une ombre bienfaisante. C'est là que tout le monde aime se retrouver pour papoter, commenter les événements qui font la vie de tous les jours dans cette ville paisible, écrasée de soleil, et que je découvrirai petit à petit.

Kaolack, capitale de la région Centre-Ouest, est très étendue et, lorsque j'y arrive, au début des années soixante-dix, elle doit bien compter un demi-million d'habitants. Si vous consultez une carte du Sénégal, regardez au sud-est de Dakar : c'est là, à environ cent cinquante kilomètres de la capitale. Ce n'est pas une ville très touristique. Dommage que les voyageurs ne s'y attardent pas davantage car elle ne manque pourtant pas de charme, avec sa grande mosquée, son marché couvert qui, il faut le signaler, est le plus grand de toute

Jacques Villeret, mon bébé blanc

l'Afrique après celui de Marrakech. Il est vrai que, lorsqu'on évoque Kaolack, on parle tout de suite de son activité principale : l'industrie de l'arachide, ce qui n'a rien de très attirant ! Moi, je garde beaucoup de tendresse pour cette ville et j'y retourne, à chaque voyage que j'effectue au Sénégal. J'ai beau y avoir vécu bien des épisodes douloureux, c'est la ville de mon enfance...

Je sens encore, comme si j'y étais, les odeurs caractéristiques de la saison sèche, effluves mêlés de la fumée des ordures que l'on incinère à chaque coin de rue, si ce n'est devant chaque maison, et des gaz d'échappement des Mobylette qui pullulent en tous sens. Il y a même les « taxis Mobylette » et, comme on ne lésine pas sur la part d'huile dans le carburant, on voit parfois flotter sur les rues un léger nuage bleuté.

La chaleur est telle que seul le repas du soir est pris dehors. Nous nous installons alors sur des nattes. À midi, le déjeuner se déroule dans l'appartement de la maîtresse de cette grande maison : la première femme de mon grand-père, la mamy Amy Fall, qui est la maman de mon père et qui réussit si bien la sauce arachide. C'est l'heure où, au-dehors, la chaleur est pesante. La pièce baigne dans une semi-pénombre car les fenêtres munies de claustras jouent leur rôle protecteur.

*

Ma tante a une bien curieuse façon de me réveiller le matin : une fessée ! J'en aurai reçu, des fessées, à Kaolack. Mais elles sont, somme toute, banales au regard des coups que me réserve mon père.

Dès que je me lève, elle tâte le lit pour vérifier si c'est mouillé. Comme si j'avais l'habitude de faire pipi au lit ! Ce n'est pas parce que ça m'est arrivé le premier soir – la fatigue, le stress, la peur... – qu'il faut en déduire que ça m'arrivera toutes les nuits !

D'abord, procéder à ma toilette. Ensuite, je dis mes prières. Et puis, je fais le tour de la maison pour dire bonjour à toute la famille. Dans cette grande famille, tous sont gentils à mon égard, à part une tante – « la méchante » ! – et mon père, mais je vois dans leurs yeux qu'ils sont tristes pour moi, et impuissants, ne pouvant rien faire pour contrer ces deux-là.

Seny

C'est ensuite le moment du petit déjeuner, que je prends toute seule car la fille de ma tante dort encore. J'ai appris à manger très rapidement, sinon ma tante me privait de ce repas. Après, vite, je fais la vaisselle.

Ma tante, c'est une femme très pointilleuse pour tout ce qui concerne la propreté : elle vérifie toujours si j'ai bien fait les choses.

J'ai vite compris que je devais être polie, gentille et obéissante : mes fessées ont alors singulièrement diminué... Mais je continuais à en recevoir, j'ai envie de dire par procuration, car ma cousine (la fille de la méchante tante) faisait des tas de bêtises en m'accusant, et j'avais alors droit aux fessées sans en connaître les raisons.

Pourtant, entre les fessées de ma tante et les coups de mon père, je préférais les premières. Car, en grandissant, mon père s'est mis à me frapper comme un fou furieux. Cela a duré toute ma jeunesse, mon adolescence, et même davantage.